

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules GROSS

L'agneau blanc

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 33-37

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

L'AGNEAU BLANC

Le grand silence automnal plane sur les pacages déserts de Tortein. Parties les alertes vaches batailleuses qui pendant les jours ensoleillés du bel été assourdissaient les échos de leurs carillons et de leurs meuglements. Ils ne sont plus là les pâtres basanés et on n'entend plus leurs « liobas » ni leurs cris :

— Hé ! Motèle. Ho ! la brune ; arrête, Florence !

A peine quelques fleurettes vêtues d'un violet pâli et endeuillé sourient-elles encore d'un sourire triste. L'air est froid et vous perce jusqu'aux moelles. Dans les forêts prochaines, tranchant sur le velours sombre des sapins noirs, éclatent les parures cramoisies et écarlates des alisiers et des troènes. De loin en loin résonne l'appel de la perdrix des neiges et de la niverolle...

C'est le temps de la chasse aux chamois. Philibert et Baptistin ne se laissent pas attendre par le charme délicat de l'automne, ils ont quitté Nendaz après avoir donné la provende du soir à leurs vaches et ils avancent d'un bon pas rythmé pour arriver avant la nuit au pâturage de Tortein. Ils n'auront ainsi aucune peine d'être sur le glacier avant l'aurore. Enfin, voilà la cabane ouverte à tout vent dans laquelle le pâtre, le chef de l'alpage, confectionne ces délicieux fromages gras qui fleurent bon la menthe poivrée et l'aster capiteux. Les deux hommes poussent un ah ! de soulagement et pressent le pas. Tout à coup Baptistin sursaute :

— Philibert, vois-tu ?

— Rien d'extraordinaire.

— Là, sur ce rocher, cet agneau blanc qui nous fixe étrangement...

— C'est vrai, dit Philibert.

Il ajouta :

— D'où peut venir cet agneau ? se serait-il évadé du

village ou l'aurait-on oublié à la « désalpe » ? Qu'il est beau ! je n'ai jamais vu un agneau si blanc.

— Ça nous fera un bon souper, dit Baptistin en levant son fusil.

— Ne tire pas, Baptistin, Son maître le cherchera sans doute : ce serait honteux pour des chasseurs d'abattre un tel gibier. Vois-tu comme il nous regarde ?

Le chasseur remit son arme en bandoulière et il fit en riant :

— Tu l'as échappé belle, mon petit.

Les deux hommes entrèrent dans la cabane, déposèrent leurs fusils et allumèrent un feu de brindilles au beau milieu, là où l'on posait la grande chaudière de cuivre pendant l'été. Ils s'assirent autour du feu et l'alimentèrent avec de vieux troncs de sapin laissés par les pâtres. Les deux hommes tirèrent alors du pain noir et du fromage maigre de leurs gibecières et ils commencèrent à manger lentement. Le repas achevé, ils sortirent leur pipe de terre, et tout en tirant des bouffées ils se mirent à parler de leurs chasses les plus heureuses. Baptistin racontait comment il avait une fois abattu trois chamois en un jour.

— Si j'en ai un demain, ce sera le cent vingt-deuxième.

— Je suis loin de compte, déclara Philibert. Si je réussis demain, ce ne sera que le quatre-vingt-huitième.

— Un joli chiffre aussi, Philibert ; peu de chasseurs valaisans en auront tué un aussi grand nombre.

— C'est vrai, Baptistin... Enfin, si j'arrive un jour au chiffre de cent, je mourrai content.

Les pipes s'éteignaient. Les deux hommes se secouèrent, récitèrent un Pater et un Ave, et ils se placèrent côte à côte sur la paille, les pieds tournés contre la flamme.

Ils s'endormirent presque sur-le-champ. Quelques minutes s'écoulèrent et Philibert fut brusquement réveillé en entendant son ami souffler péniblement. A la lueur du foyer il vit avec effroi que la figure de Baptistin était toute violacée comme celle d'un homme prêt à étouffer. Il le réveilla.

— Qu'as-tu, Baptistin, on dirait que tu étouffes !

— Allons donc, tu rêves, je me porte à merveille. Laisse-moi dormir.

Baptistin se retourna de méchante humeur et s'endormit aussitôt.

Son ami voulut l'imiter, mais il fut réveillé de nouveau par le râle sifflant de Baptistin, dont le visage était maintenant violâtre, presque noir. Pas de doute, il étouffait. Une main invisible semblait serrer sa gorge qui haletait péniblement. Philibert secoua le dormeur.

— *Tu es malade, Baptistin... Si tu voyais ta figure... Tu étouffes... J'ai peur...*

— *Tu radotes, mon pauvre ; je me porte comme un charme. C'est ta vieille eau-de-vie qui te fait voir des fantômes ! Philibert se tut.*

De nouveau il entendit le râle, et vit, affolé, Baptistin glisser de sa couche tiré par la main invisible qui l'entraînait. Il sauta au bas de sa gerbe de paille et repoussa son ami à sa place, qui continua de gémir et de râler. Une seconde fois Baptistin fut tiré à bas. Philibert enlaça le dormeur, se cramponna à lui et lutta de toutes ses forces contre la force invisible qui halait son compagnon par les pieds. Il lui cria :

— *Réveille-toi, Baptistin, vois donc ce qui t'arrive.*

Baptistin ouvrit les yeux et s'étonna de se trouver au milieu de la cabane. Philibert lui conta l'étrange aventure et lui proposa de passer le reste de la nuit assis autour du feu. Baptistin ne voulut pas entendre raison et il se jucha de nouveau sur sa botte de paille. A peine y était-il installé, que le manège recommença : râle, respiration sifflante, et toujours cette main invisible qui entraînait le chasseur vers la porte ouverte sur la nuit fourmillante d'étoiles. Philibert prit Baptistin à bras le corps et le retint de toutes ses forces, mais l'être invisible qui avait saisi le chasseur aux pieds était plus fort que lui. Les pieds de Baptistin avaient déjà passé la porte ; bientôt il serait tout entier hors de la cabane, la proie d'un esprit malfaisant qui voulait sa perte... Et toujours le râle plus oppressé, et la figure toute noire. Le malheureux n'entendait plus les appels désespérés de son ami. A bout de forces et sentant que tout était perdu, Philibert se dit :

— *Dieu seul peut le sauver.*

Et il s'écria :

— *Mon Sauveur Jésus-Christ, au secours !*

A l'instant, la force invisible cessa d'entraîner Baptistin et celui-ci se réveilla tout surpris de gésir sur le seuil de la

porte. Philibert le fit asseoir à côté de lui, raviva la flamme et lui raconta ce qu'il avait vu.

— Prions, dit-il, je suis inquiet, un malheur te menace. Songe à cet agneau blanc que nous avons aperçu hier soir et aux événements de cette nuit. Un esprit méchant veut ta perte...

Les deux hommes prièrent longtemps. Baptistin voulait de nouveau se coucher. Philibert s'y opposa avec force. Il ralluma sa pipe et dit :

— Non, veillons et causons.

La conversation languissait. Philibert avait un poids sur le cœur. Il aurait voulu parler, mais il n'osait. Après bien des détours il finit par dire :

— Tout ceci me fait supposer qu'il y a un point noir dans ta vie... N'as-tu rien à te reprocher ?

Baptistin hésita longtemps ; il protestait que rien de louche ne chargeait sa conscience. Son ami insistait...

— Pourtant, dit enfin Baptistin, oui, il y a quelque chose... Mais je ne l'ai jamais dit à personne..., et depuis ce jour-là, je n'ai plus été à confesse...

— Un crime ?

— C'est ça, fit-il en sanglotant.

— Tu peux bien me le dire à moi qui suis ton ami, et je te donnerai un bon conseil.

— Oui, cela me soulagera.

Depuis ce jour, il y a de cela dix ans, je n'ai plus eu de joie véritable. C'est quand j'ai eu mon centième chamois. Ecoute : ce n'est pas moi qui l'ai tué celui-là. J'étais à la chasse tout seul, depuis l'aurore, sur le glacier où nous allons. La nuit tombait et j'allais rentrer bredouille... et voici que j'aperçus à portée de fusil un chasseur d'au delà des monts. Il portait en bandoulière un superbe chamois, le même sans doute que je poursuivais en vain depuis le matin. Je vis rouge. J'épaulai... Voulais-je simplement l'effrayer, ou bien ai-je voulu le tuer ? Il me semble que je n'avais que le désir de l'affoler et de lui faire lâcher la proie que je convoitais... ou bien n'ai-je pas voulu le tuer ? je ne sais plus au juste... Pourtant, il me semble bien que quand je le tins au bout de mon arme, je ne visai pas en l'air comme je me le proposai d'abord..., non, je le visai à la tête et je fis feu, et il tomba sans pousser un cri, raide mort.

Baptistin essuya une larme et il s'arrêta un instant, puis il reprit d'une voix rauque et toute altérée :

— Je montai vers lui en courant. Je saisis le corps de ma victime et je le jetai dans une crevasse du glacier. Je m'emparai alors du chamois et je redescendis en courant au village. Pendant plus de deux ans je n'osai pas remonter au glacier. Ah ! quelle vie ! plus un jour de bonheur ! Assassin ! je suis un assassin ! Cette voix je l'entendais sans cesse. Il me semblait que tous devaient lire mon crime dans mes yeux. Je n'osai plus embrasser ma femme et mes enfants. Quelle vie que la mienne... si tu savais, Philibert !

— Pauvre ami !

— Merci de m'appeler ainsi, maintenant que tu sais... Crois-tu que le bon Dieu me pardonne ?

— Je te le jure, Baptistin, mais fais ce que tu dois pour cela.

— Et quoi ?

— Ecoute... N'allons pas à la chasse ce matin, je crains qu'il ne t'arrive un malheur. Descendons ensemble à Sion et allons tous deux nous confesser chez les bons Pères Capucins.

— Je n'oserai jamais.

— Tu me l'as bien dit à moi, tu n'auras qu'à avoir un peu de courage pour redire la même chose au remplaçant de Jésus-Christ.

— Tu as raison, partons.

Et sans tarder les deux chasseurs descendirent à Sion. Philibert se confessa le premier. En sortant du confessionnal il dit :

— Courage, ce sera bientôt fait, si tu te repens. Ce vieux Père est bon comme du bon pain.

— Si je me repens !

Un quart d'heure après, les deux amis s'agenouillaient côte à côte à la sainte table...

Baptistin ne chassa plus jamais.

Quand on lui demandait pourquoi il avait renoncé à sa passion, il répondait :

— Je me fais vieux, la chasse ne me dit plus rien...

Philibert avait aussi renoncé à la chasse. Il ne voulait pas revoir l'agneau blanc.

Jules GROSS.